

## L'HÉRITAGE

*Chaque jour est un pas de plus vers ce qu'on nomme,  
Dans tous les temps, chez tous les peuples, le progrès ;  
Et malgré de nombreux et ténébreux arrêts,  
L'homme peut-être fier encore d'être un homme.*

*De quelque œuvre ou de quelque attribut qu'on le somme  
De traduire les hauts et multiples arrêts,  
Des trésors, qui le font sans haine et sans regrets,  
L'homme peut-être fier encore de la somme.*

*Le savoir s'alimente au progrès radieux,  
Les biens qu'ils ont reçus autrefois, nos aïeux  
Nous les léguent, et nous les légions plus prospères.*

*L'héritage d'un siècle est le meilleur de tous,  
Qui nous fait ici-bas plus âgés que nos pères,  
Et nos fils attendus en sachant plus que nous*

*Abel Letalle*

## LA LAMPE DU SANCTUAIRE

(Suite)

Il détestait sa propre vie ; son cœur était rongé de remords, et les pensées les plus désespérées, même celle du suicide, commençaient à hanter son esprit. Ses compagnons le voyaient quelquefois mesurer la profondeur d'un précipice, comme s'il avait l'intention de s'y lancer la tête la première, ou essayer la pointe d'un poignard, comme pour s'en percer lui-même ; mais un frisson parcourait ses veines, et il se retirait subitement en arrière, ou il jetait le poignard loin de lui, tandis que les contrebandiers, sans pitié, éclataient en rires de moquerie et le défiaient absolument d'accomplir ses projets.

Grâce à Dieu, Pierre n'avait pas encore perdu la foi à l'éternité ; il se souvenait qu'un gouffre sans fond se trouve au-dessous de l'affreux précipice, et que l'épée de la Justice divine est mieux affilée que la pointe d'un poignard.

Mais ses compagnons ne voyaient qu'une chose : c'est qu'il pouvait leur échapper encore, et que son désespoir pouvait le conduire à quelque acte qui les trahirait.

Ces deux hommes, aussi rusés que profondément scélérats, changèrent donc de tactique. Ils l'assuraient de la bonne volonté où ils étaient de le laisser libre d'abandonner cette vie si pénible pour lui. Une fois, une seule fois encore, ils lui demandaient de se joindre à eux pour une expédition facile et sans danger ; après cela ils quitteraient le pays, et Pierre pourrait vivre en paix, en paix !

Ils ne savaient guère, ou ils ne se souciaient guère de considérer combien, en effet, ils avaient éloigné la paix de son cœur, combien ils l'avaient éloignée de sa vie ! Néanmoins cette promesse lui apporta une grande consolation, et il sentait une espèce d'impatience à connaître le crime qui devait être le dernier.

Le jour fut fixé à un mois de là ; ce mois sembla un siècle au malheureux Pierre. Aucune sollicitation ne put lui faire obtenir d'eux de connaître la nature même de leur projet. Seulement il voyait clairement par les préparatifs qui se faisaient dans leur demeure, qu'ils songeaient à une fuite soudaine et définitive. C'était là pour lui le meilleur gage de la vérité de leurs promesses.

Retournons cependant vers la pauvre femme et sa fille et voyons ce qu'elles deviennent.

Chacun des mois de cette période pendant laquelle Pierre se livrait à sa coupable conduite les avait plongées dans une misère plus profonde et dans un plus profond chagrin. Elles n'avaient aucune preuve de la nature des crimes qu'il pouvait commettre, car il n'avait jamais rapporté chez lui le fruit de ses vols, et comme il gardait un silence et une réserve impénétrables, elles n'avaient pas de raison de soupçonner autre chose, sinon qu'il était engagé dans quelque chose de mauvais. Même lorsqu'il restait chez lui, il ne pouvait guère travailler, parce que personne ne se

souciait de l'employer ; aussi cette maison jadis si propre et si heureuse, portait-elle la marque de la pauvreté, de la négligence et de la décadence ; et à l'intérieur, on ne voyait que la douleur et la tristesse : pas de joyeuses conversations, pas de rire, pas de confiance mutuelle ; toutefois la mère et la fille se comprenaient l'une l'autre, mais c'était plutôt par l'effet d'une silencieuse sympathie, que par l'échange de leurs sentiments.

Chacune d'elle craignait d'augmenter la douleur de l'autre ; elles faisaient tous leurs efforts pour comprimer l'expression de leurs sentiments et pour retenir les larmes qui s'échappaient involontairement de leurs yeux, ou bien elles pleuraient seules.

Ajoutons ici, à la louange des pauvres, que personne plus qu'eux n'a cette délicatesse naturelle qui fait honorer la vertu malheureuse et qui éloigne le sarcasme et les reproches de ceux qui sont dans l'infortune. Jamais, quoiqu'elle fut connue de tous et l'objet d'un scandale public, jamais l'inconduite de Pierre n'avait été jetée à la face de ces deux infortunées, dont l'une était réellement veuve et l'autre orpheline ; il semblait au contraire, qu'un hommage tacite fût rendu par tous à l'innocence malheureuse, et tout le monde se rangeait devant elles, tous semblaient adoucir leurs voix pour leur parler.

Souvent, quelques petits présents adroitement envoyés, de façon à éloigner toute idée d'obligation, avaient été les trouver dans leur humble demeure et avaient adouci leur détresse ; souvent, à la porte de l'église, elles avaient entendu murmurer à leurs oreilles quelques mots d'espérance dans la bonté de Dieu, qui voudrait bien les consoler un jour.

Et Dieu les consolait en effet ; sans sa présence, sans sa grâce, sa lumière, leur cœur eût été, depuis longtemps, brisé par le chagrin et par le désespoir. Souvent, elles venaient, le soir, s'agenouiller devant l'autel, et toujours elles trouvaient là le calme et la paix que peut seule donner la résignation à la divine volonté.

C'est dans une de ces occasions qu'une nouvelle association d'idées conduisit notre jeune contemplative à de consolantes pensées analogues à celles que la lampe du sanctuaire lui avait déjà suggérées. Des douleurs de la Mère, elle fut amenée à celles du Fils. Elle avait lu, dans sa petite bible imagée, et avait vu représentée la vision du prophète Zacharie, dans laquelle il décrit le chandelier d'or qui était devant l'autel, avec les deux oliviers placés de chaque côté, dont les branches se rapprochaient des deux becs d'or où aboutissaient les canaux d'or par où coulait l'huile de l'onction. Alors ses pensées revinrent à la gracieuse lumière de la lampe qui tombait sur elle.

Enfin, fatiguée de chagrin et comme accablée, elle tomba dans une de ces calmes méditations pendant lesquelles les pensées viennent d'elles-mêmes s'offrir à l'âme et passent devant elle comme dans un miroir, et comme si elles n'étaient que la réflexion d'objets présentés par un pouvoir extérieur, mais invisible.

Il lui semblait que la lampe s'élargissait en tout sens, et qu'elle se transformait en une fontaine d'or au milieu de laquelle brûlait une flamme d'une pureté et d'un éclat céleste. Par-dessus les bords coulaient, de chaque côté, des flots de l'huile la plus pure, et des mains invisibles la recevaient dans des fioles d'or et la transmettaient dans les précieux trésors de l'Eglise, d'où elle devait sortir plus tard en un triple torrent pour sanctifier les enfants, consacrer les prêtres du Seigneur et fortifier les mourants contre les attaques de l'enfer.

En même temps, quelques gouttes coulaient sur elle et sur les autres comme un baume rafraichissant, et, partout où elle coulait, elle cicatrisait une blessure, ou elle guérissait une plaie, ou elle adoucissait une peine, ou elle calmait une palpitation. Il en tombait sur ses lèvres, et le goût avait l'amertume de la myrrhe, mais il en avait aussi la puissante saveur.

Pendant qu'elle se demandait, avec étonnement, d'où venait cette merveilleuse surabondance qui lui rappelait l'huile de la veuve de Sarepta, elle aperçut, au-dessus de la lampe, une branche du sombre et mélancolique olivier, et de l'olivier empourprée tombaient,

épaisses et vigoureuses, les gouttes de son suc bien-faisant. Et comme elle se demandait avec plus d'étonnement encore où cette plante choisie puisait sa sève sacrée, elle porta naturellement ses regards vers ses racines enroulées, et là, elle vit une personne prosternée dans l'angoisse et la prière. On ne pouvait en apercevoir le visage, car son front pâle touchait le sol ; mais ses vêtements de couleur sombre paraissaient comme parsemés de magnifiques pierres précieuses, de rubis et d'escarboucles d'un éclat éblouissant. Peu à peu, ces pierres précieuses grandirent, et elles tombèrent sur le sol en goutte de rosée étincelante. C'était comme des gouttes vivifiantes qui sortaient impétueusement de ce corps sacré d'où émane une vertu qui guérit tous les maux.

Ces gouttes avaient nourri et enrichi, en le sanctifiant, l'arbre qui, le premier après le déluge, produisit des branches, promesse de paix et d'espérance, et qui envoya au moyen de la colombe, les premières nouvelles de la réconciliation du monde baptisé : c'est pour cela que le fruit de cet arbre occupe le troisième rang parmi les plus précieuses productions de la terre ; c'est pour cela qu'il est associé au blé et au vin dans les menaces et les promesses des prophètes, et qu'il forme avec eux le triple pouvoir par lequel les hommes sont multipliés et fortifiés dans la vie des sacrements : Ils étaient multipliés par le fruit de leur froment, de leur vin et de leur huile. L'esprit de la contemplative jeune fille voyait une aussi claire liaison avec cette consécration et ses fruits que celle qui existe entre la descente de Notre-Seigneur, dans les eaux du Jourdain, et la sanctification mystique de cet élément purificateur.

L'olivier, consacré par la sainte onction du premier sang versé par Notre-Seigneur, est devenu pour l'Eglise un arbre sacré dont le suc peut adoucir, nourrir, guérir, rendre à la fois souple et fort, opérant sacramentellement sur l'âme comme il opère naturellement sur le corps, et seul propre avec le produit et l'industrie de la virgine abeille à éclairer le sanctuaire de Dieu.

Ces méditations de la jeune fille affligée apportèrent avec elles leurs consolations, en conduisant ses pensées vers cette scène de douleurs dans laquelle l'agonie même de l'esprit peut apprendre la résignation. Et cette pensée la frappa :

Si, dans les parvis de la céleste Jérusalem, les vierges saintes, les épouses de l'Agneau, doivent s'entendre dire : Dieu, votre Dieu vous a ointes de l'huile de joies ; ne faut-il pas penser qu'ici-bas, c'est avec une huile d'affliction que les servantes de Dieu doivent être ointes et rendues ainsi agréables à ses yeux ?

Heureuse la vierge qui, attendant son divin époux, a sa lampe remplie de cette huile sainte, et qui en a rempli son vaisseau dans la crainte qu'elle ne vienne à manquer et que sa lampe ne s'éteigne ! et si elle en manque, qu'elle se hâte pendant qu'il en est temps encore, qu'elle coure à l'endroit où elle peut en trouver davantage au mont des oliviers, à la montagne de l'onction et de la lumière.

Telles étaient les pensées de la jeune fille, et elle pria pour que sa lampe fût trouvée allumée lorsque viendrait le grand jour de l'appel.

En ce moment, sa mère la toucha à l'épaule et l'avertit qu'il était temps de retourner à la maison.

Les visions de son imagination enfantine s'évanouirent, et elle se trouva une fois de plus éclairée par la douce clarté qui se répandait de la lampe du sanctuaire.

## III.—SON EXTINCTION

*La lumière qui brille dans sa main  
s'obscurcira, et la lampe qui est  
au-dessus de lui s'éteindra.*

Job, XVIII.

C'est une comparaison faite bien souvent que, de même qu'une lampe paraît d'autant plus brillante qu'elle est entourée de plus épaisses ténèbres, de même la vertu brille d'autant plus qu'elle est plus entourée des ténèbres de l'adversité.

Tirant une nouvelle comparaison de notre sujet